

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Coïon.

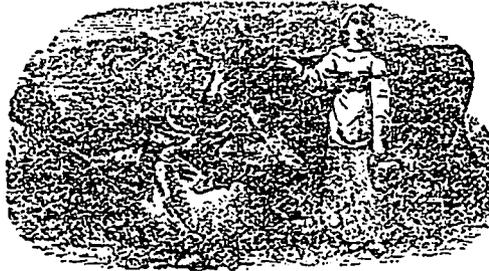
ABONNEMENT :

CANADA — 3s. 9d., payable inva-
itablement d'avance.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (*Affranchir.*)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples
l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

Première insertion Scts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions
libérales.

Emprunons-nous du sol, si nous voulons con-
server notre nationalité.

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE. DES ENGRAIS.

Conclusion.

Depuis quinze mois et plus, nous nous sommes exclusivement occupé, dans nos causeries, des engrais. Nous nous sommes appliqué à démontrer leur nécessité. Pour arriver à ce but, nous avons mis à profit l'expérience d'hommes éclairés et pratiques, nous avons cité leurs paroles. Pour engager les plus indifférents à ne pas négliger nos enseignements, nous avons soumis à leur réflexion le côté social et moral que présente cette question, l'amélioration du sol. Nous citons ces paroles si vraies : " Le cultivateur qui ne cherche pas à améliorer ses terres, en les engraisant, qui se contente de mauvaises récoltes, quand il pourrait en avoir de bonnes ; cet homme là manque à son créateur, à sa famille, à son pays et à lui-même : 1o. Il manque à Dieu parce qu'il ne nous donne des biens que pour que nous en tirions un bon parti ; 2o. A sa famille, qu'il élève dans la gêne, et à laquelle il ne remettra, plus tard, qu'une propriété d'une valeur inférieure à celle qu'elle pourrait avoir ; 3o. A son pays, qui a besoin pour être florissant, que le sol soit engraisé, cultivé de la manière la plus avantageuse ; 4o. A lui-même enfin, en s'exposant à être à charge à ses semblables dans sa vieillesse." Pour porter la conviction chez tous nos lecteurs, nous ajoutons à ce qui précède : " Les engrais sont aux plantes ce que la nourriture est aux animaux. On conçoit donc toute l'importance qu'ils doivent avoir en agriculture." Ensuite, nous donnons ces enseignements des maîtres de la science agricole : " Faisons du fumier ; autrement avec le développement toujours croissant de la population, nous courrons à notre perte." — " Cultiver sans fumier, c'est se ruiner." — " Doublez votre fumier, et vous doublez votre champ." — " Petit fumier, petit grenier ; fumier bien fourni, grenier bien rempli." — " Le fumier sans être saint, fait miracle là où il tombe."

Après avoir prouvé que le fumier est la vraie richesse du cultivateur, nous avons parlé des différentes espèces d'engrais, commençant par le fumier d'étable. A ce propos, nous rapportons l'anecdote qui suit :

" Un agronome français, fort instruit, et d'une longue expérience, passait un jour devant une habitation d'une chétive apparence. Voyant celui qu'il croyait être le propriétaire, et qui l'était en effet, il s'approche de lui, et lui dit : Mon ami, si je vous juge par votre apparence et votre demeure, vous êtes bien misérable. — Je le suis, car j'ai une nombreuse famille, et je n'ai presque rien pour la nourrir. — Mais n'avez-vous pas de terre, répondit l'agronome ? — Oui, monsieur, j'en ai une de quarante arpents, mais elle ne veut plus pousser ; plus je sème, moins je récolte. — Vous semez peut-être trop, mon brave homme. Mettez-vous beaucoup d'engrais sur votre champ, avant de l'ensemencer ? — Je n'en mets pas du tout. — Avez-vous beaucoup d'animaux ? — Deux vaches et une paire de bœufs. — Quelle étendue de votre terre consacrez-vous au fourrage et au pacage ? — Un tiers de mon champ environ. — Je ne suis plus surpris que votre terre ne pousse rien. Eh ! bien, mon ami, au lieu de la misère, voulez-vous beaucoup de pain, beaucoup de viande ? — Oh ! oui ! — Eh ! bien, laissez au moins la moitié de votre terre en prairies et en pâturages. Ayez de dix à douze têtes de gros bétail, soignez votre fumier comme les yeux de votre tête, n'en laissez pas perdre une percelle. Voilà le secret de la richesse en agriculture. Ces conseils furent suivis à la lettre.

" Au bout de six années notre agronome revint au même endroit et trouva un changement extraordinaire dans l'habitation qu'il avait trouvée si misérable, la première fois qu'il l'avait visitée. L'aisance se laissait voir partout. Le propriétaire en apercevant son bienfaiteur, s'écria : — Oh ! monsieur, monsieur, que que vous m'avez fait du bien. J'ai beaucoup de pain et de viande, grâce à vos excellents conseils."

Le fumier, comme nous le disons plus haut, fait donc des prodiges, puisqu'il change la misère en richesse. Pour nous en convaincre davantage lisons les maximes suivantes :

" Dans l'agriculture, le principe fondamental, c'est de rendre toujours largement à la terre tout ce qu'on lui enlève par les récoltes. La base de l'agriculture c'est l'engrais." — " Du

tous les engrais c'est le fumier d'étable qui convient le mieux à la généralité des terres."—"La raison, d'accord avec les faits, nous dit que le plus sûr moyen d'accroître nos récoltes et d'améliorer nos champs, c'est d'engraisser beaucoup."—"Si l'on manque de fumier, c'est qu'on néglige les moyens de conserver et d'augmenter celui que nous donne nos animaux, c'est un grand mal qu'il faut faire disparaître. Notre intérêt l'exige absolument."—"Bien engraisser son champ, c'est prêter son argent à cent pour cent."

Nous avons dit avec les plus savants agronomes que l'art de préparer les fumiers est, sans contredit, en agriculture, l'opération la plus utile et qui réclame le plus de soins. En effet, il n'est pas de considérations plus importantes que celles qui se rapportent aux moyens d'obtenir le fumier en quantité convenable. Cependant, le soin et l'emploi des fumiers est ce qu'on néglige le plus dans les fermes; aussi perd-on une masse considérable de matières fertilisantes. On semble croire qu'il n'y a aucune règle à observer dans la manière de produire, de préparer, de conserver et d'appliquer le fumier à la terre. C'est pour détruire cette erreur funeste que nous nous sommes étendu longtemps sur ces différents sujets.

Qu'on ne l'oublie pas, à toutes les époques et dans tous les pays, la prospérité des propriétaires du sol, a toujours été proportionnée à l'importance attachée aux engrais.

Les voyageurs racontent qu'en Chine, où l'agriculture accomplit des merveilles, il n'est pas de barbier qui ne recueille précieusement, dans l'intérêt du jardinage, les cheveux et toute l'eau de savon de sa boutique. Les lois du pays défendent de jeter les excréments humains, et il y a dans chaque maison, ainsi que le long des chemins, des réservoirs construits avec beaucoup de soins, des petits vases disposés pour les recueillir au profit de la culture. Les vieillards, les femmes et les enfants s'occupent à délayer et à déposer cet engrais près des plantes, en doses convenables.

Nous avons été obligé de traiter très au long ce sujet, car nous avons à détruire des préjugés profondément enracinés, et encore, nous sommes sûr qu'une fausse délicatesse empêchera un grand nombre de cultivateurs de mettre à profit cet engrais, qui l'emporte sur tous les autres par sa richesse. Pourtant nous avons la satisfaction d'apprendre que plusieurs ont mis de côté toute répugnance et ont employé cette matière avec courage et succès. Une dame de haute condition, disait naguère à une amie qui la visitait dans son jardin, et la félicitait de son jardinage sans pareil: "Ma chère, c'est l'engrais humain qui a fait les merveilles que tu admires. Vois-tu, je me moque des préjugés qui empêchent nos cultivateurs d'exploiter cette source de fécondité, et je suis fier de mes exploits." Son amie loua son courage, et lui promit d'en faire autant.

En Belgique, en Hollande, dans quelques parties de la France et de l'Allemagne, l'utilité des engrais est tellement appréciée, que l'aridité qu'on met à s'emparer des moindres ordures dispense les administrations municipales de faire des règlements pour la propreté et l'assainissement des places publiques. Dans toutes les villes, un grand nombre d'individus semblent épier le moment où l'on jettera quelque chose par les fenêtres, celui où

les bestiaux viendront à passer, pour faire leur profit de tout ce qui peut être ramassé. On les voit même, au péril de leur vie, se presser entre des rangs de cavaliers, pour y exercer les premiers ce genre d'industrie. Le soin apporté à la récolte des engrais liquides, à la manipulation des fumiers, à leur transport sur le terrain n'est pas moins digne de toute notre attention, et l'on a peine à concevoir que des méthodes si utiles et pratiquées ailleurs avec tant de succès, n'aient pas pénétré de proche en proche, dans notre pays.

L'économie rurale n'arrivera, en Canada, à l'état prospère et vraiment prodigieux que nous présente l'agriculture de la Flandre, de l'Angleterre et d'une grande partie de l'Allemagne et de la France, que lorsque nos cultivateurs, grands et petits, prendront les moyens d'augmenter leur fumier, soit par la litière, soit en recueillant toutes les urines, ou encore par la confection de composts bien conditionnés; et qu'ils seront bien imbus de cette maxime:

Que la disette des engrais est la cause de la stérilité d'un pays, et qu'en vain on perfectionne les méthodes de culture, si on néglige d'engraisser nos terres.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Les nouvelles d'Europe prennent, encore une fois, un aspect plus prononcé et en même temps peu rassurant. La révolution, l'Italie piémontisée, la France napoléonienne, l'Angleterre et les autres grandes puissances, sentent tout à la fois que le sol tremble, que les complications politiques se démêlent peu, que l'agiotage diplomatique ne suffit point, et qu'enfin les solutions de tout genre proposées jusqu'ici par la sagesse et par l'habileté toute humaine des hommes d'Etat, n'amèneront point peut-être les beaux succès qu'on s'était promis.

En effet, en raisonnant tant soit peu autrement qu'on l'a fait jusqu'ici, on eût pu voir qu'il était au-dessus des forces de la sagesse humaine de concilier à la fois la révolution, qui ne veut d'aucun gouvernement existant; le piémontisme qui veut régner et s'agrandir par la ruine de ses voisins; la France Napoléonienne, qui veut, au fond, ces deux tristes régimes par sa politique, à double face, de ménagement, de temporisation, et d'indécision; enfin l'Angleterre et les autres grandes puissances, témoins complaisants ou complices de tout ce sinistre bouleversement des esprits et des choses en Europe.

Et, chose inconcevable, malgré le mécompte général sur l'issue de tant de moyens employés, depuis quatre ans surtout, pour régénérer l'Italie, donner à l'Europe une nouvelle carte, et à l'Eglise une ère sans pareille de liberté et de paix, disait-on; on n'en reste pas moins aveugle sur leur inefficacité, puisque la rumeur générale aujourd'hui donne à comprendre qu'on veut recommencer tout bonnement les mêmes et inutiles tentatives.

Ainsi aux Tuileries, voici qu'on fait de nouveaux

essais de négociations avec Turin. On y ramène tout crûment les mêmes impossibilités de succès que par le passé. On semble toujours croire, ou que Pie IX se laissera vaincre, ou que le droit cessera d'être le droit. Ce serait à n'y rien comprendre, si nous n'avions ici sous les yeux le texte même de ces subtilités nouvelles et de ces exigences diplomatiques réchauffées. C'est dans le récent traité fait à Paris entre Victor Emmanuel et Napoléon III, que sont formulées ces nouvelles et vaines tentatives touchant la question romaine.

D'abord, il ne paraît pas dans le texte des nouvelles conventions que le Saint-Père, sur les droits et les Etats duquel deux souverains étrangers s'avisent de stipuler, soit partie présente et intéressée dans le contrat. Il n'y est nommé que comme victime dont on dispose sans la consulter et qu'on taille à merci.

La France retirera ses troupes dans l'intervalle de deux années, dit le texte. C'est une belle espérance donnée enfin à la révolution et au goût annexioniste des Piémontais. En attendant, dit encore le texte, le Saint-Père pourra se former une armée prise de toutes parts parmi les nations catholiques. Cette armée, on le sait, lui a été refusée jusqu'ici. C'est, voyez-vous, que cette force aujourd'hui, ne pourra s'élever au-delà du chiffre de douze mille hommes. Alors, en effet, qu'aurait à craindre du Pape récalcitrant, le roi galant homme avec ses trois cent mille hommes; ainsi que son allié impérial avec ses légions invincibles; ainsi que la révolution elle-même avec toutes ses forces tant souterraines qu'avouées au grand jour?

Au moyen de ces sages précautions contre le colosse qui règne à Rome, les hautes parties contractantes *consentent*, quel excès de magnanimité! à *respecter*, et à *faire respecter* ce qu'elles n'ont pu encore escamoter directement ou indirectement dans les Etats de l'Eglise! En vérité, rien de plus touchant que ce respect filial et si désintéressé de la part de ces deux fils illustres de l'Eglise, et de ces deux amis dévoués de la papauté. Les autres stipulations portent le même caractère: et on a soin de dire à la fin, pour couronner l'œuvre et la rendre sans réplique sans doute: "Ces stipulations sont exactement conformes aux vues que l'Empereur exprimait dans sa lettre à M. Thouvenel, le 20 mai 1862."

C'est possible; et ce n'est pas nous, du reste, qui le contesterons. Mais ces conventions nouvelles n'en resteront pas moins dans l'esprit des vrais catholiques et de tout homme tant soit peu à principes, l'un des plus tristes monuments du *droit nouveau* et de l'esprit fourvoyé de la *société moderne*.

Ceci confirme la définition pleine de sel et de vérité qu'a crû devoir adopter Sa Sainteté, interprétant en deux mots à Mr. de Sartiges ce que c'est que la *société moderne* et son esprit. *C'est la franc-maçonnerie*, a dit le Pontife. Et croyons bien, catholiques de toute tribu, de toute nation, de tout parti, que le Saint Père en parlant ainsi savait bien ce qu'il disait.

C'est au sujet du jeune juif Coën que Pie IX s'est vu forcé de parler aussi nettement à M. de Sartiges. La

politique piémontaise et napoléonienne, ainsi que la politique générale du jour, n'ayant fondamentalement d'autre guide, à la place des principes, que le courant agité de l'opinion, eût voulu, comme dans l'affaire du jeune Mortara, autre Israélite au sujet duquel la *société moderne*, ainsi que les gouvernements qui en raffalent ou qui en ont peur, ont jeté vainement de si hauts cris, que le Saint Père, cette colonne de la vérité et de la justice dans la société bien entendue comme dans l'Eglise eût obtempéré à ses avis par respect pour les clameurs injustes et sans fondement de cette société, hélas! si fourvoyée. Pie IX a résisté comme toujours, et la société moderne, dans ses prétentions exorbitantes, a reçu, de la part du saint et illustre pontife, sa meilleure et sa vraie définition.

Puisque nous en sommes à parler de l'immortel Pie IX, que chaque instant de sa vie recommande de plus en plus à l'admiration du monde catholique et aux esprits justes de toute catégorie, disons à la hâte ce qu'il est maintenant rentré à Rome, où il a été reçu comme toujours, avec affection, avec enthousiasme, rayonnant de santé et de joie. Pour démentir par tout moyen les fausses nouvelles que la révolution et le piémontisme ont tant intérêt de répandre sur sa précieuse santé, deux jours après son arrivée dans la ville éternelle, il s'est montré à pieds, dans la principale rue de la cité, le *corso*, contre tous les usages de la cour romaine jusqu'à ce jour.

Il nous hâte de savoir comment le Saint Père va accueillir les nouvelles stipulations signées à Paris. Quelques journaux français, officiels, officieux et libres-penseurs, seignent de croire que le Pontife romain devra être satisfait de ces stipulations. Attendons. Les journaux catholiques les mieux inspirés sont loin d'en dire autant, comme de raison.

Plusieurs cardinaux sont morts à Rome et ailleurs depuis quelque temps; parmi lesquels il faut compter, avec un regret spécial, Son Eminence le Cardinal Bedini, que le Canada catholique a accueilli avec amour et vénération, il y a quelques années, et dont il aimera longtemps à garder la mémoire.

On porte jusqu'au nombre de quarante les cardinaux morts, ayant été promu par Pie IX depuis son exaltation sur la Chaire de St. Pierre. C'est plus de la moitié du nombre formant tout le sacré collège. Dans les temps difficiles que l'Eglise traverse aujourd'hui, c'est un vide malheureux que Pie IX se hâte de combler. Au prochain consistoire il y aura une promotion nouvelle de plusieurs membres du sacré collège.

Dans le royaume d'Italie, à Naples surtout, la désaffection pour le nouveau régime, paraît s'étendre de jour en jour. Elle a pour cause toujours croissante, l'état anarchique et persécuteur que ce régime a créé. Cela n'empêche pas la presse intéressée à ce régime odieux, tant en Italie qu'en France, de vouloir faire croire que le retrait des troupes françaises de Rome peut venir maintenant tout-à-propos, sans danger pour la paix et pour la sécurité du Saint Père: vu que, dit-on avec un aveuglement et une audace inconcevable, le nouveau royaume est actuellement généralement pacifié.

Cependant on ne cesse de presser le pontife qui règne à Rome d'éliminer de ses Etats Ferdinand II, le roi légitime de Naples, dont la présence si près des Etats usurpés, reste toujours pour l'usurpateur un pesant cauchemar. Cependant encore, on presse, non moins vivement, l'ami et l'allié impérial à venir en aide au roi des annexions pour le mettre en état de faire face à tous les embarras qui s'accroissent dans la libre possession de ses usurpations. Cependant, enfin, à l'intérieur, on tient sur pied près de cent mille hommes, avec la garde nationale, pour avoir raison de l'affection des nouveaux sujets; on grossit d'une manière exorbitante le budget et les impôts, on tyrannise l'Eglise libre et les sujets fidèles à tel point, aujourd'hui, que pour plusieurs des opprimés on a ressuscité les sévices barbares et jusqu'aux formules à jamais odieuses des plus mauvais jours de la Terreur en France. *Désolés leur patience*, disaient alors les sbires français à leurs sous-employés dans la persécution des victimes héroïques du devoir et de l'honneur.

Et voilà, avec bien d'autres procédés que nous ne pouvons citer, comment l'Italie est pacifiée, et comment le Pape et les peuples opprimés peuvent s'en fier à Victor Emmanuel et à l'Empereur des français pour vivre en paix dans la pleine jouissance d'eux-mêmes et de leurs droits.

Ce qui se passe en Italie en fait d'oppression de l'Eglise et des citoyens les plus dignes, n'a d'égal, comme nous l'avons déjà dit que ce qui s'exécute en Pologne sous le régime russe. Pie IX vient de nouveau d'élever la voix contre cette dernière et monstrueuse oppression. Il menace des châtimens divins le prince persécuteur. Nicolas, le père d'Alexandre II, avait été ainsi menacé par Grégoire XVI pour la même cause. La guerre de Crimée et la mort accélérée du persécuteur d'alors ne tardèrent pas à donner aux menaces du pontife un sens que tout esprit religieux a pu comprendre.

En France, à part le triste traité dont nous venons de parler entre Turin et Napoléon, peu d'événements nouveaux attirent l'attention. Les uns disent, dans le journalisme, que la santé de l'Empereur est vraiment dans un état inquiétant; d'autres prétendent le contraire. On parle d'un remaniement presque complet du ministère. Le petit prince impérial, auquel on voulait donner, comme sous les anciennes monarchies, un gouverneur et des précepteurs à part, va, il paraît, fréquenter tout simplement le lycée Bonaparte. Cela convient assez, en effet, à l'état actuel de la société, qui est partout, au fond, démocratique, malgré les habits impériaux, constitutionnels, fédéralistes ou républicains dont on l'affuble. Cela convient surtout au rejeton de l'Elu du suffrage universel et du représentant avoué des glorieuses conquêtes de 89.

L'Impératrice Eugénie, qu'on dit toujours, vouloir aller à Rome, mais que les circonstances actuelles plus que jamais doivent détourner d'un tel projet, voyage, en attendant, en Allemagne pour sa santé, dit-on. Cependant, tous les princes d'alentour, jusqu'à l'Empereur de Russie, s'empressent à venir présenter à

l'Impératrice leurs hommages; ce qui n'est que convenable; mais plusieurs pensent qu'il y a là en même temps quelques intentions politiques qu'il est plus aisé à présenter ici de vive voix qu'à Paris.

En Angleterre, ce qu'il y a de mieux à remarquer pour nous catholiques, c'est que le catholicisme y fait de grands progrès. On regrette seulement le défaut, presque inévitable pour le moment, d'instituteurs catholiques.

En Belgique, le congrès catholique a occupé, avec raison, toute l'attention publique. On sait la part honorable qu'y a prise M. Paquet, prêtre de ce diocèse et membre de notre Université Laval. Nous n'avons point encore les renseignements nécessaires pour parler des travaux de cette illustre assemblée au degré qu'ils le méritent. On attend surtout, ici comme en France, avec autant d'empressement, le discours de Mgr. Dupanloup et celui du R. P. Félix, le célèbre prédicateur de N. D. de Paris.

L'Espagne s'est donné un nouveau ministère. Puisse, là comme partout, l'entente et la paix se faire entre les partis, après être tombés d'accord, avant tout, sur les vrais principes qui doivent diriger la société chrétienne! En Irlande, les troubles ont cessé, du moins temporairement. On craint de nouvelles ruptures et même une rérudescence. Rien là qui étonne, tout triste que soit la chose. Le mal vient de trop loin, et il a des causes trop profondes pour cesser tout-à-coup devant une simple enquête, ou un jugement de magistrat.

La guerre américaine tendrait à sa fin, il semble, soit par la paix ou par la victoire, si on pouvait compter, une fois seulement, sur la fidélité des rapports qui viennent de ce quartier. Attendons encore, et souhaitons la paix de plus en plus à ce malheureux pays.

Le Mexique s'organise. Les intérêts de l'Eglise y seront menagés dans le sens voulu entre Pie IX et le jeune Empereur.

Ici, dans dans nos foyers canadiens, la *Confédération* entre dans une nouvelle phase. Elle en a bien deux à trois autres encore à subir, si, comme on le promet, on procède jusqu'à la fin régulièrement. Dieu veuille, si elle doit exister, qu'elle éteigne les haines, et nous conserve intacte nos précieuses institutions!

CORRESPONDANCE.

Horticulture.

Monsieur le Rédacteur,

Vos pressantes sollicitations m'ayant fait une espèce d'obligation de reprendre la plume, je viens encore une fois entretenir vos lecteurs d'horticulture. Je profiterai d'une certaine excursion que j'ai faite, dans le mois dernier, dans quelques-uns des Etats de l'Union qui nous avoisinent, pour leur faire part des remarques que j'ai pu faire en passant.

Disons d'abord que notre atmosphère qui a paru pendant cette saison avoir horreur de l'état moyen, donnait presque toujours

dans les extrêmes, bien que la sécheresse semble l'avoir emporté, n'a pas été aussi défavorable aux produits des champs qu'on l'avait d'abord auguré. Les nouvelles plantations surtout semblent s'être fort bien accommodées de ces alternatives extrêmes de sécheresse et d'humidité, du moins si j'en juge par celles que j'ai faites moi-même, et par les renseignements que j'ai eu, d'un grand nombre de personnes, qui ont tiré des plants de ma petite pépinière, le printemps dernier. M. le Juge Roy de la Malbaie, m'écrit que les pommiers nains que je lui ai envoyés, en mai dernier, se sont couverts de fleurs presque aussitôt que plantés, et que l'un d'eux, un Fameuse, porte actuellement trois magnifiques pommes. Un ami m'informe pareillement que le Dr. Dubord, des Trois-Rivières, a de semblables nains, plantés l'année dernière, chargés de fruits cette année. Je m'en réjouis doublement de ces succès; d'abord parce qu'ils sont une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà avancé: qu'on peut avoir de bons et beaux fruits partout, dans notre Canada, jusque dans les montagnes des Laurentides; et en second lieu, parce qu'ils font voir l'erreur de ceux qui pensent que les cheveux grisonnants de leur tête leur disent qu'il ne faut plus songer à planter.

La sécheresse semble avoir sévi plus dans les Etats voisins que dans le Canada. Les campagnes du New Hampshire et du Maine, sur la ligne du Grand Tronc, nous laissaient voir partout les suites de ses ravages; près récemment tous les champs presque sans verdure, champs de maïs à tiges rabougries et souffrantes, pommes de terre dont les feuilles à demi développées indiquaient l'état de langueur, vergers presque sans fruits et à végétation tout à fait pauvre, etc., etc. Même apparence entre Portland et Boston sur le ligne du chemin de fer *Boston et Maine*. Sur la ligne du *Western Railway*, entre Boston et Albany, cet état souffrant de la végétation ne paraissait être interrompu que dans le voisinage des rivières, comme dans les vallées du Connecticut, de l'Hudson, etc. Mais sur le parcours du *New-York Central Railway*, entre Albanay et Buffalo, surtout dans la vallée du Mohawek, c'était un tout autre aspect. Là on voyait clairement l'effet produit par l'humidité de la rivière et du canal Erié, qui longe cette vallée d'un bout à l'autre. Champs de maïs, de pommes de terre, de sorgho, de houblon, etc., partout s'était l'apparence la plus riante. Les fruits dans les vergers sans être abondants étaient cependant assez nombreux. J'ai remarqué, surtout dans cette dernière partie, grand nombre de jeunes vergers, et de la plus belle apparence, tant par la taille soignée des arbres que par l'état de culture auquel était soumis le sol. Ces nouveaux vergers étaient le plus souvent semés de maïs, pommes de terre, ou en céréales, et se composaient pour la plupart, de pommiers; les poiriers, pruniers et cerisiers, qu'on rencontrait assez fréquemment aussi, appartenaient presque toujours à des jardins, ou se tenaient isolés autour des habitations.

Ma première visite à Boston fut au jardin du parc, attenant à la commune. Ce jardin, qui est assez riche en fleurs, est très-bien tenu, et présente un magnifique coup-d'œil avec ses haies de troène, ses gazons si bien tondus, ses vastes pièces d'eau si bien encadrées dans leurs rives de pierre de taille, etc. Etant la propriété de la cité, il est confié, pour son entretien, aux soins d'un gardien qui trouve sa rémunération dans la vente qu'il fait des plantes, tant du parterre que des serres y atténuées, qu'il sait multiplier. Comme on sait apprécier là les avantages de la verdure, comme on sait aussi respecter la propriété publique! Partout vous voyez la foule, dans les moments d'affluence, se resserrer pour respecter les gazons qui ne sont pas destinés à être foulés aux pieds; les plantes sont partout intactes, on se donnerait bien le garde d'en détacher le moindre rameau et encore plus d'en blesser le tronc? Le Canadien qui, en défrichant chant sa terre, n'a vu que des ennemis dans les arbres nombreux

qui en hérissaient la surface, semble les considérer encore comme tels partout où il les rencontre. Il a si bien su en débarrasser son sol que le plus souvent vous n'en voyez plus un seul pied dans ses champs, pas même autour de son habitation, pour lui offrir le frais de son ombrage pendant les chaleurs; et vous voyez presque partout le long des chemins, dans nos campagnes, les rares individus qui ont échappé à la hache du défricheur, ou qu'une main intelligente a su y faire croître, mutilés ou avariés par des passants, qui à la façon d'enfants étourdis, se font un cruel plaisir de donner la mort à des objets qui ne veulent vivre que pour leur propre avantage. Quel contraste aussi avec nos cités de Québec et de Montréal, et surtout de Québec, encore si pauvres en fait de places publiques et de plantations!

Conformément au programme que je m'étais tracé d'avance, je me suis rendu à Cambridge, un des faubourgs de Boston, pour visiter la pépinière de M. Hovey, qu'un magnifique catalogue illustré donnait pour très-considérable et très-intéressante. Mais quelle déception! Ne cherchez point ici de pommiers, pruniers, cerisiers, etc., il n'y en a point; quoique assez considérable en étendue, cette pépinière consiste presque uniquement en poiriers, en arbres toujours verts et en plantes de serre. Elle présentait presque dans toutes ses parties, un sol mal entretenu, où les mauvaises herbes se disputaient le terrain, avec des plants souvent fort négligés eux-mêmes. Enfin je m'en revins avec le plus vif désir de visiter d'autres pépinières, pour m'assurer si tous les pompeux catalogues des yankees n'étaient pas comme dans ce cas-ci de véritables *humbugs*.

L'ABBÉ PROVANCHER.

(A continuer.)

Conduite singulière de certains journaux.

Nous lisons dans le *Défricheur* du 22 Septembre:

“ La *Revue Agricole* a reproduit trois de nos articles. Par une disposition particulière dans la mise en page, on ne nous donnait crédit que pour un seul article. La conséquence est que le *Nord* et le *Courrier de St. Hyacinthe* ont reproduit notre article sur le tabac, en en donnant crédit à la *Revue*.”

Si le *Défricheur* croit avoir le droit de se plaindre de la *Revue*, il doit reconnaître que nous avons aussi le droit de réclamer contre la même publication et contre lui-même.

D'abord, dans son avant dernier numéro, la *Revue Agricole* reproduit un article de la *Gazette des Campagnes*, intitulé: “ Les oiseaux ” sans lui en donner crédit. Le *Défricheur*, dans sa feuille où il réclame contre la *Revue*, reproduit le même article et l'attribue à cette dernière publication.

En second lieu, le *Défricheur* dans son numéro précédent reproduit un autre de nos articles, ayant pour titre: “ La sécheresse ” et le donne comme sien.

La *Revue Agricole* a aussi induit en erreur le *Journal de l'Instruction publique*, qui, dans son dernier numéro reproduit notre article sur “ Les oiseaux ” et l'attribue à la même feuille. La *Revue* est coutumière du fait, dit-on, et c'est là son moindre remords.

Une semblable conduite, surtout de la part de la *Revue Agricole*, n'est pas propre, assurément, à lui attirer la confiance de ses lecteurs.

Le *Défricheur* nous doit de reproduire cette réclamation.

Culture du tabac.

Nous recevons tous les jours les communications les plus favorables sur la culture du tabac. Partout on l'a cultivé en abondance et avec le plus grand succès. Déjà, le grand tabac du Connecticut est répandu partout et bientôt ce sera la seule espèce cultivée dans le Canada.

La paroisse de St. Denis, en particulier, mérite d'être signalée, sous ce rapport, car là la plupart des cultivateurs en ont cultivé des quantités considérables. Un cultivateur, M. Odilon Dubé, qui ne possède pas moins de 1,300 plants, compte un grand nombre de feuilles qui atteignent la longueur de 36 à 37½ pouces. Un autre cultivateur, M. Ezéchiel Rossignol, a eu à peu près le même succès; nous pouvons dire la même chose d'un grand nombre d'autres.

Nous devons cependant faire observer à ces braves cultivateurs qu'ils n'ont pas mis, entre les plants, la distance nécessaire, et nous avons vu avec peine que les feuilles qui se faisaient remarquer par leur longueur étaient loin d'avoir une largeur proportionnée. Le grand tabac, pour être cultivé avec avantage exige que les plants soient distants, les uns des autres, de 3 pieds sur un sens, et 4 sur l'autre.

On nous informe encore que M. le Dr. Hudon, de la Rivière du Loup, (en bas), a récolté, en grand nombre, des feuilles qui mesurent 36, 40, et 42 pouces.

M. le Dr. Beaulieu, de St. André, surpasse tous ceux qui viennent d'être signalés, et il a fait une récolte qui, au dire des connaisseurs, lui donnera au-delà de 500 livres de tabac de première qualité.

M. J. C. Taché, député ministre de l'agriculture

Tous les partis n'ont qu'une voix pour applaudir à la nomination de M. J. C. Taché au secrétariat du Ministère de l'agriculture, des statistiques et de la colonisation, etc. Aussi il était difficile qu'il en fut autrement, car M. Taché est un de ceux qui connaît le mieux les besoins du pays sous le rapport agricole et de la colonisation. La part active qu'il a prise, pendant plusieurs années, aux délibérations des comités de la Chambre d'Assemblée nommés dans l'intérêt de la cause agricole, ses nombreux voyages à travers nos forêts, dans toutes les parties du pays, l'étude approfondie qu'exigeait de lui sa présence à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, comme délégué de la commission canadienne, le travail qu'il s'impose encore tous les jours comme membre de notre Chambre d'agriculture, sont autant de titres incontestables au droit qu'il avait à la position importante qu'on vient de lui confier.

Réouverture de l'École d'agriculture de Ste. Anne.

L'École d'agriculture de Ste. Anne s'ouvrira jeudi prochain, le 20, après des vacances de quatre mois. Nous espérons que ce long repos, accordé forcément sous la pression de circonstances en dehors du contrôle de l'administration de l'École, n'a point ralenti l'ardeur des élèves. Tous s'empresseront de venir s'initier à des connaissances qui leur procureront la clef d'inépuisables trésors enfouis dans le sol.

Sur les vingt districts judiciaires gratifiés chacun d'une bourse de \$50 par la Chambre d'agriculture, onze seulement

ont présenté des élèves. Nous regrettons vivement que les neuf autres aient dédaigné un encouragement si libéral. Nous n'osons pourtant pas attribuer cela à l'indifférence seule. Le défaut d'entente provenant de la difficulté pour les présidents des sociétés d'agriculture de comtés, de se réunir, surtout lorsqu'un district en renferme plusieurs, a sans doute amené ce fâcheux résultat. Ce fait est d'autant plus regrettable qu'il est peu propre à donner aux étrangers une bonne opinion de notre goût pour l'instruction et notre avancement en agriculture. Il ne faut pourtant pas se décourager. Ce premier essai déterminera nécessairement un mouvement en faveur de l'enseignement agricole. Le progrès en toute chose ne s'improvise pas. Il lui faut toujours du temps pour s'étendre et se généraliser. La grande et principale difficulté est de lui donner dès le principe une impulsion assez forte, pour qu'elle puisse communiquer un mouvement capable de s'entretenir seul sans secours étrangers. C'est ce qui a lieu aujourd'hui pour les écoles d'agriculture les plus célèbres de l'Europe. Après avoir subi les épreuves de commentements pénibles et entravés de mille difficultés, elles vivent de leur propre vie, et font tout le bien dont elles sont capables.

Les places réservées aux neuf districts non pourvus sont encore disponibles. Comme la Chambre d'agriculture est disposée à remplir cette lacune, nous prenons la liberté d'inviter les jeunes gens qui voudraient suivre un cours d'agriculture, à profiter du rare avantage qui leur est offert. Pour cela il suffit d'écrire à M. George Leclerc, secrétaire de la Chambre d'agriculture B. C., rue Craig, Montréal. S'ils sont acceptés, ils devront se rendre à Ste. Anne au plus vite, munis de témoignages de moralité et de bonne conduite. Les candidats boursiers doivent avoir au moins 16 ans, avoir une bonne instruction, et être décidés de cultiver pour leur propre compte au sortir de l'école.

La pension toujours prise en dehors de l'école, est de \$6 par mois. La somme à payer pour logement, chauffage, éclairage, et instruction est de \$24 par année scolaire. Comme la Chambre ne donne que \$50, ils devront fournir environ \$40 en sus. Ils n'ont rien autre chose à apporter que leur linge et une recharge de draps de lits.

RECETTE.

Quelques avis aux habitants de la campagne.

10. Exposez-vous le moins possible, la tête nue, aux ardeurs du soleil.
20. Ayez soin de ne pas boire de l'eau de source, très-froide, lorsque vous êtes altérés par vos travaux, mais attendez jusqu'à ce que vous ayez moins chaud; l'eau mêlée d'un peu de vinaigre est une boisson salubre et qui désaltère beaucoup mieux, que toute autre liqueur.
30. Pendant une transpiration, évitez de vous reposer dans des endroits trop frais ou sur de la pierre, car cette imprudence pourrait vous causer de violentes coliques, et même la mort.
40. Prenez une nourriture saine et évitez de rester des journées entières sans manger ou de trop manger, et surtout de trop boire, ce qui est pire encore.
50. Après votre travail lavez-vous les mains dans l'eau froide, et essuyez-les avec soin.
60. De temps en temps prenez des bains de pieds, et même de tout le corps.
70. Ne manquez pas surtout de faire du Dimanche le jour du Seigneur, le jour du repos, repos qui vous est si nécessaire pour retremper votre moral et chercher dans la joie de la famille un délassement à vos longs et pénibles travaux, afin de pouvoir sans danger, vous livrer à de nouvelles fatigues.

LA FORTUNE.

JEAN D'ARMAGNAC.

(Suite.)

— Voyons, mon ami, dit madame de Trencavel, ne riez pas, je vous prie. Je ne sais pas encore au juste comment cela s'est fait ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Thérèse a disposé de son cœur, comme disent les romans. Sérieusement, Thérèse m'a raconté ce matin les malheurs de Jean d'Armagnac ; elle en était fort émue, et ce qui me prouve la profondeur de cette émotion, de cette affection, je puis dire, c'est qu'en m'embrassant, elle ne m'a dit que ce seul mot : *Jean d'Armagnac est très-noble, n'est-ce pas, maman ?* prévenant ainsi la seule objection qu'elle vous croyait ou qu'elle me croyait capable de faire, et taisant tout le reste, car tout le reste se résumait en un seul mot : *Je l'aime.*

— Mais on le dit ruiné ?

— Cela a été mon premier mot ; mais que voulez-vous ? nous sommes riches.

— Eh bien, nous verrons, dit monsieur de Trencavel.

— C'est le mot que j'ai dit à Thérèse.

— Voyez-vous, dit le comte à sa femme, vous vous êtes presque engagée. Que les femmes ont donc la langue légère !

— Mais, mon ami, le seul mot que j'ai dit à Thérèse, vous venez de me le dire, à moi.

— C'est bien plus grave avec Thérèse, dit le comte, Thérèse, c'est de son bonheur qu'il s'agit !

— Et pensez-vous que le bonheur de Thérèse ne soit pas le mien, et plus encore, le vôtre, répliqua madame de Trencavel.

— Vous êtes une bonne mère, dit le comte, en prenant les mains de sa femme, comme vous avez été une vraie femme, une véritable épouse selon Jésus-Christ. . . . Je ne doute pas de Thérèse ; mais ce Jean comment est-il ?

— Mais il est jeune, très-beau et très-naïf, vous l'avez vu ici, des yeux superbes et un cœur. . . .

— Déjà, dit monsieur de Trencavel, qui embrassa sa femme au front, déjà vous le trouvez parfait ; que ferez-vous donc quand il sera votre fils ?

Un jour, Gaston dit à Anne :

— Ma sœur, je ne suis pas tranquille en montant l'escalier de cette maison ; la rampe branle sous la main, et les marches sous les pieds ; il faudrait, je pense, des réparations, et elles me paraissent urgentes. Jean, en montant ou en descendant, fera un jour tout crouler ; je ne puis malheureusement pas voir ce qui manque, mais je le sens.

— Oui, dit Anne, il faudra y penser.

Anne avait depuis peu fait de nouveaux progrès. Il lui semblait, dès qu'on lui parlait d'une dépense, qu'il y avait, chez celui qui en parlait, une intention, une préméditation de lui faire de la peine ; elle en voulut donc à Gaston, pour lui avoir fait cette observation, et résolut de ne rien changer, afin de lui montrer qu'elle n'était pas facile à duper.

Gaston, que son infirmité mettait à l'abri des influences extérieures qui auraient pu le tromper, sentit qu'il venait de naître entre Anne et lui une inimitié profonde. Il sentait l'effroyable malheur de Marie, bien qu'il ne pût ni le voir ni s'en rendre compte, et résolut de changer les termes de son testament, qui faisaient Anne la seule et unique légataire de sa fortune, et de laisser tout à Jean et à Marie.

Gaston, dans l'ignorance du caractère de sa belle-sœur avait testé en sa faveur, jugeant qu'une mère saurait n'employer cette fortune que pour le bonheur de ses enfants. Il avait remis entre ses mains tous les titres qui la constituaient, et ne s'était rien réservé.

— J'ai agi en jeune homme, dit-il à Jean, avec un sourire d'une amertume touchante, j'ai cru que ta mère, c'était toi-même, toi-même doublé de prudence et d'amour pour toi-même. J'ai fait cela avant mon arrivée, et je lui ai tout remis dans les mains en l'embrassant pour entrer dans sa maison. Mais, mon fils, je vais changer tout cela. Sais-tu ce que peut avoir Marie ? je la sens malheureuse, je ne peux pas l'interroger, Anne est toujours là.

— Mon oncle, dit Jean, allons près de ma mère, je me jetterai à ses pieds, je lui parlerai de Marie, je lui parlerai de Thérèse, je lui dirai que nous ne sommes pas heureux, je lui parlerai de vous, je lui dirai qu'il y a près de nous des familles de tisserands qui ont à peine de quoi vivre et qui me font envie. Je lui dirai de faire de moi un ouvrier, mais de donner à cette maison un air respirable ; je lui dirai que quelque chose que je ne comprends pas pèse sur mon cœur, et qu'une mère doit savoir le moyen de guérir et de réjouir son enfant ; je lui dirai que nous ne pouvons ni rire ni chanter comme le feraient des mendiants, et que pourtant nous ne sommes pas coupables ; je lui dirai que nous la fuyons, que nous nous cachons d'elle, que nous souffrons ; je lui demanderai grâce ! Venez avec moi mon oncle.

Et Jean, les yeux et le visage en feu, courut chez sa mère.

Gaston le suivit, se disant que si Jean ne réussissait pas, que si Jean ne trouvait pas, n'atteignait pas le cœur d'Anne, il fallait renoncer à tout.

Quand Jean entra, Anne parlait à sa fille, dont le visage, pâle, flasque et morne, ne changea pas d'expression à l'entrée de son frère.

Le visage pâle d'Anne d'Armagnac était marbré de taches rouges violacées, comme le visage d'un joueur, qui risque sa dernière pièce d'or.

Elle venait de parler à sa fille de ses joies et de ses douleurs. A l'arrivée si inattendue de son fils, elle se leva visiblement émue, et lui dit :

— Écoutez-vous à la porte ?

— Ma mère, dit Jean, qui n'entendit pas, je suis votre enfant, je viens vous demander de me donner la vie, et à Marie aussi ; Marie se meurt, moi j'étouffe, ma mère ; l'air manque, et il me semble que vous pouvez nous sauver. J'ai vu ce matin un jeune paysan, il allait en sabots à sa noce ; sa fiancée était rose et souriante ; ils chantaient, ils s'aimaient, ils étaient heureux.

— Pourquoi ne serions-nous pas heureux aussi ? si vous saviez, ma mère, j'aime Thérèse de Trencavel ! Ma mère, je crois que notre bonheur est dans vos mains ; si nous n'avons plus de fortune, je me serai ouvrier, le labeur du jour n'empêchera pas la fraîcheur des matins et des soirs, mais je voudrais être heureux. Ma mère, nous nous cachons de vous pour sourire, comme si nos sourires étaient coupables, comme si nos sourires vous offensaient ; nous n'oserions pas devant vous trouver une fleur belle. Il y a quelque temps encore, Marie et moi, nous chantions à voix basse dans le grenier quelques vieilles ballades ; maintenant nous ne chantons plus ! Ma mère, si vous avez un chagrin, dites-nous-le ; son poids nous oppresse, nous étouffe, nous ôte la vie. Pleurez dans nos bras : alors vous pourrez sourire avec nous, nous pourrions chanter devant vous. Ma mère, ajouta Jean, qui saisit les mains d'Anne d'Armagnac, et il plongea ses regards dans les yeux fixes et froids de sa mère, notre oncle Gaston, notre oncle souffre aussi, nous sommes si

malheureux qu'il nous semble que nous avons des remords !

— Il se peut, dit froidement Anne, que vous ayez des remords !

Elle s'arrêta en regardant Gaston ; de grosses larmes tombaient goutte à goutte des yeux éteints de l'aveugle.

Marie s'était accroupie près de la cheminée, les bras sur ses genoux et la tête dans ses mains, presque roulée en boule. C'était la seconde fois que Jean la voyait ainsi. Le sentiment d'horreur qui lui avait traversé le cœur la première fois le saisit de nouveau ; il pâlit, et tendant les bras du côté de sa sœur, il cria :

— Marie !

Un léger frémissement remua un instant les épaules de la jeune fille. Ce fut tout.

Gaston sortit.

Jean, immobile, regardait sa mère et sa sœur ; la terreur et le désespoir remplissaient son cœur.

Au moment où Anne allait parler, un bruit effroyable se fit entendre.

Jean sortit, il avait entendu un cri de Gaston.

L'escalier vermoulu venait de s'érouler, et Gaston gisait au milieu des décombres.

— Un prêtre, disait-il, vite, Jean, un prêtre et un notaire, mon fils.

— Le prêtre suffit, dit Anne à des curieux attirés par le bruit, allez chercher un prêtre, et un médecin si vous voulez !

Jean soutenait sur ses genoux la tête de Gaston.

On arriva enfin, et Gaston fut transporté dans son lit. Le médecin ordonna de placer à la tête quelques sangsues.

— Vite des sangsues, dit Jean.

— Ne pourrait-on pas dit Anne, avec une certaine hésitation en *emprunter* chez nos voisins ?

Jean regarda sa mère ; mais la gravité de la situation ne lui permit pas de s'arrêter à ce qu'elle venait de dire, et toute son attention se reporta sur Gaston.

Gaston ouvrit les yeux, et demanda de nouveau un notaire.

Anne alors s'approcha, et lui dit avec une douceur qui n'appartenait qu'à elle, et dans laquelle Jean la sentait plus impénétrable que le marbre :

— Mon frère, les soins du corps et les soins de l'âme doivent seuls nous occuper en ce moment ; je vous en prie, ne pensez pas aux affaires.

Les yeux éteints de Gaston s'arrêtèrent un instant sur le visage d'Anne, qui rougit et recula vers le pied du lit, comme s'il avait pu la regarder.

Jean tenait les mains du blessé.

— Comment vous trouvez-vous ? lui dit-il.

— Je me sens perdu, dit Gaston. Mon cher enfant, ajouta-t-il avec effort, dans quelques instants, je ne serai plus ici pour vous soutenir et vous encourager. Ne faites jamais, ne dites jamais rien de contraire à l'ordre, à la vérité, à la beauté, et supportez toutes les misères plutôt que de rester dans l'atmosphère de cette maison, où votre âme étoufferait ; moi, je vais à Celui qui est la vérité, la beauté et l'ordre.

En ce moment, le prêtre arriva, et Gaston s'étant confessé reçut les derniers sacrements. Anne assista à la cérémonie visiblement inquiète des allées et venues qui se faisaient dans la maison ; et s'assurant de temps à autre que la clef de sa chambre ne l'avait pas quittée.

— J'ai soif, dit Gaston.

— Donnez-lui un quartier d'orange, dit le médecin, mais il se meurt.

Anne sortit.

Jean ne la voyant pas revenir, sortit à son tour, et la trouvant dans la cuisine, il lui demanda une orange pour son oncle.

— Puisqu'il va mourir, dit Anne, cette dépense est inutile.

Anne avait retenu dans certaines limites la passion qui la dominait, tant que cette passion était restée inconnue ; mais à partir du moment où le hasard mit Marie dans le secret, une digue fut rompue, Anne *parla*, et par ce seul fait transporta la force, l'activité de cette passion dans le domaine des faits extérieurs, qu'elle n'avait pas encore envahi.

Un fait remarquable, c'est que l'homme qui ne se confesse pas est porté par une force invincible à *parler* de sa passion ou de son crime, comme si l'homme était trop faible pour porter le poids de son néant. Il faut absolument qu'il s'en décharge, il faut absolument ou qu'il se *confesse* ou qu'il *parle*.

Anne ne ménageait donc plus rien, au moins dans sa maison, et si elle avait pu croire qu'une seule personne connaît le secret en dehors de ses murs où elle enterrait sa vie et ses enfants, elle se fût montrée sans retenue, le cercle d'action de sa passion ne fût élargi, et peut-être que Marie, Jean et elle seraient morts de faim près de son trésor.

Elle refusa donc l'orange, et Jean, terrifié, rentra dans la chambre où reposait Gaston.

Gaston ne parlait pas, et ses mains tremblantes cherchaient vaguement sur le lit ; il cherchait une autre main, la main d'un ami.

Au moment de quitter ce monde, nous voulons être tenus par ceux que nous aimons, il nous semble qu'un gouffre va s'ouvrir, et que nous allons y tomber. Nous voulons être retenus, nous nous accrochons à la main amie qui nous est tendue, c'est que nous ne connaissons que la profondeur des abîmes. Ce qui est infini nous épouvante, nous ne connaissons pas la profondeur des cieux, où nous attend la paix. Au moment de nous envoler, il nous semble que nous allons être précipités, et notre main débile, déjà insensible, veut sentir encore le contact de ce monde.

Jean se saisit des mains du vieillard, et sur sa bouche déjà froide, la lueur d'un sourire passa ; se sentant tenu, il crut au sommeil et expira.

Alors Jean et Anne se trouvèrent seuls en présence.

Au moment où Jean allait parler, le notaire qui avait été demandé entra.

Anne se leva avec le premier mouvement léger que Jean lui eût vu de sa vie, et dit au notaire :

— Il est trop tard, notre cher parent vient d'expirer.

La vie intérieure d'Anne ne se révélait que par les inflexions de sa voix. A ce mot *il est trop tard*, prononcé par elle, Jean sonda la profondeur et l'horreur des joies de sa mère, et le déchirant spectacle du visage de Gaston mort soulagea son cœur ; il pleura.

En province, si un événement heureux ou malheureux survient dans une famille, la ville entière ne tarde pas à le savoir, et chacun y prend part, selon les sentiments de son cœur.

La mort tragique de Gaston fut bientôt le sujet de toutes les conversations, et l'opinion générale fut qu'Anne d'Armagnac était une femme terriblement éprouvée.

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.

T A B L E

DES

Matières contenues dans le troisième Volume

DE LA

GAZETTE DES CAMPAGNES.

Causerie Agricole.

	PAGES.
DES ENGRAIS (suite):	
Etat sous lequel il convient d'employer les fumiers	9
Transport et distribution des engrais sur les champs	17
De l'enfouissement des engrais	25
Des engrais humains	41
Des engrais humains.—Horreur qu'ils inspirent.	49
La fertilité qu'ils communiquent à la terre	57
De leur valeur	65, 73, 81
Les matières désinfectantes	89
Danger qu'offre certaines fosses d'aisance	97
Fiente des volailles.—Débris de poissons	105, 106
Débris des animaux.—Chiffons de laine	121, 122
Des os.—Le tan	129, 137
Du plâtre	145
Quantité de plâtre à employer	153
De la marne	161
Des engrais liquides	169
Des composts	177
Conclusion	114

Histoire de la Quinzaine.

Pages, 3, 10, 11, 27, 34, 42, 50, 59, 66, 74, 82, 90, 98, 106, 114, 130, 139, 146, 154, 162, 170, 179, 186.

Sujets Divers.

Aux abonnés	1
Appréciation du peuple des campagnes (suite)	2
St. Isidore, patron des laboureurs	5
Singulier résultat	6
Ecole d'agriculture de Ste. Anne	13
Acte inqualifiable	21
La presse et l'enseignement agricole	22
Un cultivateur plus heureux qu'un président	22
<i>Foyer Canadien</i>	22
Vacances	30
Dix-neuf bourses de \$50 offertes aux élèves des écoles d'agriculture de Ste. Anne et de Ste. Thérèse	33
Le livre de M. Drapeau	40
A. M. M. les présidents et directeurs des sociétés d'agriculture	53
Société d'agriculture du comté de Témiscouata. Bon exemple à suivre	53
Bon accueil	54, 62, 78
<i>La Revue Canadienne</i>	62
Direction à suivre dans la culture du tabac	69
Brevets d'invention	78
Une pépinière	85
Grands profits de la culture du tabac	86
Aux amateurs de la culture du tabac	86
La culture du Sorgho dans l'Ouest	93
Variétés et culture du melon	94

	PAGES.
Conseils pour la saison—les semailles	102
Fête de St. Isidore	109
Escoumins	117
<i>Verger Canadien</i>	118
Esprit d'entreprise	118
Un discours profitable	118
Poids légal du grain et autres articles, en Canada	118
Abonnés à l'Isle du Prince Edouard	118
Un secret pour les cultivateurs	119
Thé canadien	126, 158
La saison	126
L'arboriculture	133
Distribution des prix aux élèves de l'Ecole d'agriculture de Ste. Anne	134
Extrait d'un discours prononcé à la distribution des prix de la pension de M. Nobécourt, en 1851, par M. Gossin, professeur d'agriculture	141
Des insectes	142
Tremblement de terre	142
Vingt bourses de \$50 à chacun des 20 districts judiciaires du Bas-Canada	149
Les oiseaux	150
Petite excursion agronomique	157
La sécheresse	165
Culture du lin et du chanvre	166
Annuaire de Ville-Marie	174
Vaches privées de leurs cornes	182
La récolte	182
Enseignement agricole	190
Culture du tabac	190

Correspondances.

Lettre d'un élève de l'Ecole d'agriculture de Ste. Anne, à un confrère absent	5
Exhibition du comté de Témiscouata	12
Amélioration agricole	13
Vallée du Matapédia	20
Culture du lin	21
Appréciation du peuple des campagnes	28
Culture des vesces	29
Thé des indes en Canada	37
Culture du tabac et manière de le préparer	44, 52
Poivrier canadien	45
Le secret de faire de l'argent	46
Nouveau semoir	61
Progrès agricole	68
Direction à suivre dans la culture et préparation du tabac	69, 77
Culture du tabac	76
Moyen de guérir certaines maladies des animaux	78
Avantage du fourrage haché sur le fourrage long	84
Quelle avantageuse entreprise ce serait?	85
La culture du sorgho	93
Préparation du grain de semence	83
Culture de la canneberge (atocas)	100
<i>La Gazette des Campagnes</i> à l'Isle du Prince Edouard	101
Les barbeaux dans la tête des moutons	101
Moyen de détruire les vers blancs	102
Culture du melon	108, 116, 132, 141, 148
Devoirs domestiques	109
Détruire les vers sur le dos des bêtes à cornes	110
Foin haché donné aux chevaux	117
Sorgho sucré	125, 133

	PAGES.		
Horticulture	156	Moyen de dégraisser les tissus.....	182
Enseignement agricole.....	157	Quelques avis aux habitants de la campagne....	199
Petite excursion agronomique.....	164		
Thé du Canada.....	172	Littérature.	
Préparation du tabac.....	173, 180	Forestiers et voyageurs.—Ikés le jongleur....	7
Concours agricole à la Rivière-Ouelle.....	181	Le passage des murailles.....	7
Horticulture	189	Les chaloupiers.....	8, 9
		Les missionnaires.....	9, 23
		Les postes du roi.....	23
		Un vœu.....	31
Recettes.		Ajournement.....	32, 39, 47
Moyen de rendre le blanchissage durable.....	6	Le noyau de l'hôte à Valiquet.....	47, 55
Moyen de détruire les vers à choux.....	6	La route des voyageurs.....	55, 63
Moyen de guérir les panaris.....	14	Cadioux.....	63, 71
Propriété des œufs.....	14	Un échange.....	71, 79
Rhume de poitrine ou bronchite.....	14	Le grand lièvre et la grande tortue.....	87
De la religion comme meilleur moyen de conser- ver la santé.....	22	La conteste.....	88, 95, 103
Moyen de guérir les entorses.....	22	Les hommes-de-cages.....	104, 111, 127
Insectes dans les oreilles.....	22	La chapelle de Portneuf.....	127, 135
Les verres de terre.....	30	La bonne Ste. Anne du Nord.....	136
Préservatif pour les bestiaux contre les piques des mouches.....	30	La fortune ou Jean d'Armagnac. 143, 151, 159, 167, 175, 488.	191
Moyen de faire lever promptement les graines..	38		
Autre moyen.....	38		
Moyen de donner la finesse et le brillant de la soie au lin et au chanvre.....	38		
Procédé pour hâter la maturité des fruits.....	46		
Moyen de nourrir les porcs à peu de frais.....	54		
Moyen de s'assurer si une maison est humide...	54		
Cuir artificiel.....	54		
Remède pour guérir les maux de dents les plus opiniâtres.....	62		
Café de santé.....	62		
Moyen de guérir les brûlures.....	70		
Recette pour faire disparaître les tumeurs....	70		
Peaux de lièvres pour les plaies causées par le froid.....	70		
Recette contre la picote.....	70		
Moyen de faire disparaître les taches d'encre...	78		
Recette contre la chute de la laine.....	78		
Moyen de rendre le sucre d'érable blanc.....	86		
Beurre écossais.....	95		
Recette pour repasser les peaux de moutons avec la laine.....	95		
Ciment pour coller la faïence.....	102		
Ciment incombustibles pour couvertures de mai- sons.....	102		
Moyen de préserver de la rouille les instruments aratoires.....	110		
Recette pour blanchir les toits, les murs, etc...	110		
Poison infallible pour les punaises.....	119		
Bon ciment.....	119		
Teinture chinoise pour préserver les fourures..	119		
Moyen de faire d'excellent vinaigre.....	126		
Moyen pour graisser les harnais, chaussures....	126		
Colle pour papier, tapisserie, etc.....	135		
Moyen peu dispendieux d'avoir une bonne santé.	135		
Étiquette à l'épreuve du temps.....	142		
Bonne recette pour blanchir les clôtures, batisses	142		
Moyen de faire cesser la sueur des pieds.....	150		
Traitement de l'indigestion.....	150		
Remède contre la goutte.....	158		
Moyen de guérir le tour-d'ongle.....	166		
Quelques conseils sur la manière de faire du bon pain.....	166, 174		

FIN.

MM. BÉLANGER & GARIÉPY

ONT l'honneur d'annoncer au public, et aux membres du Clergé en particulier, qu'ayant agrandi de beaucoup, leur établissement, ils ont en même temps importé, et reçoivent chaque jour d'Europe quantité d'objets nouveaux dans leur branche de commerce consistant en Services de table en argent—Coutellerie de Rodgers—Ustensils de ménage—Quincaillerie de toute sorte, etc., etc.

AUSSI :

Un nouveau choix de Lustres à Gaz, à l'Huile de Charbon, particulièrement pour l'usage et l'ornement des Eglises.

Ces Messieurs ayant pris des arrangements exprès avec les principales maisons de commerce d'Angleterre, offrent d'importer à commission toute commande qu'on voudra bien leur confier et cela sous un très-court délai.

Les Cultivateurs trouveront chez eux les ferrures dont ils ont besoin, et tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Québec 9½, rue La fabrique, à l'enseigne du Gros Marteau.

Marchandises Nouvelles.

Étoffes à Soutane.

MERINOS DOUBLES (Tissus de laine.)
 Paramatas idem.
 Saie idem.
 Serge idem.
 Drap d'été idem.
 Ceintures de laine. Etoffes à ceintures.

Chemises, Cols, etc.

LES sousignés viennent de recevoir un grand assortiment de Chemises blanches et de couleurs.

—AUSSI—

Une grande variété de Cols et de Cravates, dans le dernier goût.

Tapis, etc.

Tapis Impérial, Tapis Tapissérie, Tapis Ecoisais, Tapis Union, Tapis Fil, Tapis Manille, Tapis Toile Cirée, Tapis pour escaliers, Toile cirée pour tables, Damas, Moires.

En vente chez

A. HAMEL et FRÈRES,

15 août 1861. Québec, Rue Sous-le-Fort.

J. P. GENDRON,
 Marchand-Horloger,

No. 9, Rue St. Jean, Québec,

INFORME le public que les MONTRES et BIJOUX qui lui seront confiés pour être réparés seront mis dans un coffre en fer à l'épreuve du feu.

15 mars 1861.



M. POURTIER,

CHIRURGIEN DENTISTE, de la Faculté de Médecine de Paris, No. 15, Rue St. Jean, en face de la Rue du Palais, Québec.

1864 NOVEMBRE. 1864

Le Soleil entre au Sagittaire le 22 à 0 heures 5 minutes du matin.

Premier quartier, le 6 à 7 heures 8 minutes du soir
 Pleine lune, le 13 à 0 heure 48 minutes du soir
 Dernier quartier, le 21 à 2 heures 32 minutes du matin
 Nouvelle lune, le 29 à 2 heures 52 minutes du matin

SEMAINE.		FETES RELIGIEUSES.	L. SOL. ETC.
Mardi	1 b	TOUSSAINT, d'obligation. <i>Kyrie roy.</i> Après les 11 Vêpres de la fête, Vêpres des Morts, avec antiennes doublées	6 59 5 1
Mercredi	2 u	Commemoration des Morts.	7 1 1 59
Jendi	3 fb	De l'octave.	7 3 1 57
Vendredi	4 b	St. Charles Borromée.	7 4 1 56
Samedi	5 fb	De l'octave.	7 5 1 55
DIMAN.	6 b	XXV apr. Pent. <i>Kyrie</i> du dim. Aux Vêpres mém. de l'oct.	7 7 1 52
Lundi	7 fb	De l'octave.	7 8 1 52
Mardi	8 b	Octave de la Toussaint.	7 9 1 51
Mercredi	9 b	Dédicace de la Basilique du Sauveur.	7 11 1 49
Jendi	10 fb	St. André Avelin.	7 12 1 46
Vendredi	11 b	St. Martin, Ev.	7 13 1 47
Samedi	12 tr	St. Martin.	7 13 1 45
DIMAN.	13 b	XXVI apr. Pent. St Stanislas Kostka. <i>Kyrie</i> des dbles. Aux 11 Vêpres mém. du dim. et du suivant. Salut.	7 16 1 44
Lundi	14 fb	St. Didace, conf. non pont.	7 17 1 43
Mardi	15 b	Ste. Gertrude.	7 19 1 41
Mercredi	16 tr	De la férie.	7 21 1 39
Jendi	17 fb	St. Grégoire Thaumaturge.	7 22 1 38
Vendredi	18 b	Dédicace des Basiliques des SS. apôtres Pierre et Paul.	7 23 1 37
Samedi	19 b	Ste. Elisabeth.	7 24 1 36
DIMAN.	20 b	Dernier dim. apr. Pent. St. Félix de Valois. <i>Kyrie</i> des dbles. 1 Vêpres du suivant, mém. de St. Félix et du dimanche.	7 26 1 34
Lundi	21 b	Présentation de la Ste. Vierge	7 27 1 33
Mardi	22 r	Ste. Cécile.	7 28 1 32
Mercredi	23 r	St. Clément.	7 29 1 31
Jendi	24 b	St. Jean de la Croix.	7 30 1 30
Vendredi	25 r	Ste. Catherine.	7 31 1 29
Samedi	26 fb	De l'Immac. Conception.	7 32 1 28
DIMAN.	27 vl	I de l'Avent. <i>Kyrie</i> de l'Avent 1 Vêpres du suivant, mém. du dim. Salut.	7 33 1 27
Lundi	28 r	SS. Irénée, etc., martyrs.	7 34 1 26
Mardi	29 tr	De la férie.	7 35 1 25
Mercredi	30 r	Jeûne. St. André.	7 36 1 24

Juridiction civile.—Cours supérieures—Québec, du 1er au 5 novembre. Montréal, du 17 au 27 novembre. St. François (Sherbrooke), Gaspé (New-Carlisle), Rimouski, Beauce, Arthabaska (St. Christophe), du 13 au 19 novembre.—**Cour de circuit**—Québec, du 20 au 25 novembre. Montréal, du 10 au 15 novembre. Rimouski, Beauce, St. Christophe, New-Carlisle, Trois-Rivières, Sherbrooke, du 7 au 12 novembre. L'Isle-Verte, du 21 au 25 novembre. St. Michel, Inverness, Baie St Paul, du 20 au 24 novembre. Grand River, du 19 au 28 novembre.

Température—Du 1er au 6, plusieurs averses pendant cette durée.—Du 7 au 13, la majeure partie de cet intervalle sera de beau temps, mais un peu de froid.—Du 14 au 21, le temps sera froid et il tombera un peu de neige pendant cet intervalle.—Du 22 au 30, beau et doux presque toute cette durée.—*Le Petit Almanach du Bas-Canada.*

AUX RETARDATAIRES.

Payez votre abonnement au plus tôt!!!



Nous prions les personnes qui nous doivent pour abonnements à la Gazette des Campagnes de nous faire tenir le prix de l'abonnement au plus tôt, soit à notre Bureau ou entre les mains de MM. les agents de la Gazette.

Les abonnements datent du 1er de Novembre et du 1er de Mai. Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.